

DE LA GUERRE EN MOI **Dr Berthold Mascher**

Mesdames et Messieurs, chers amis,

Un jour j'ai découvert que mes enfants avaient d'autres rêves et d'autres fantasmes que moi. En tout état de cause, leurs rêves étaient plus pacifiques que les miens. Je me suis demandé d'où cela pouvait bien venir. Il devait tout de même y avoir un lien avec ma petite enfance. Je n'ai pas fait la guerre en tant que soldat, j'étais trop petit pour cela, mais la guerre a très profondément marqué mon imagination. Je suis de 1935 et lorsque la guerre a commencé, j'avais presque quatre ans, un âge où on est particulièrement réceptif. Je me souviens de beaucoup de détails de cette époque.

Les combats de rue entre extrémistes étaient passés. La violence venait maintenant de l'Etat. La gestapo venait la nuit et les gens commençaient à s'adapter de mieux en mieux. Mon père battait la campagne pour vendre du cirage et autres huiles ou graisses de machine et exprimait à cette occasion aussi son opinion sur les situations politiques. Lorsqu'on lui rapporta que la gestapo le recherchait il rentra vite à la maison à Francfort et s'est immédiatement tu parce qu'il avait une famille de quatre enfants. Et lorsque je me suis une fois exprimé, on m'a aussitôt dit « Chut, il ne faut en aucun cas dire cela ». Les gens se replièrent sur eux-mêmes.

Ce fut bientôt la guerre. Nous étions dans le bunker secoué par les bombes qui tombaient et le ciel au-dessus de Francfort était rouge des feux qui brûlaient à longueur de journée. Dans les rues, les français et les belges défilaient, engagés pour mettre de l'ordre ; ils habitaient dans des casernes non protégées, au milieu des habitations, à une centaine de mètres de notre rangée de maisons individuelles.

Puis mon père fit la guerre en Russie. Toute l'année nous priions pour son retour. Les écoles furent évacuées dans la campagne autour de Francfort ; c'est là que j'ai vécu le temps de ma scolarité. Dans les films scolaires on nous montrait la mort héroïque des soldats allemands et nous observions dans le ciel les combats aériens entre avions, de temps à autre l'un d'entre eux tombait avec une traînée de fumée et les pilotes qui pouvaient s'en sortir, flottaient avec leurs parachutes au-dessus de la campagne. Dans la forêt un avion américain abattu gisait avec son équipage carbonisé. Et bien d'autres choses encore.

Dans mes rêves j'ai vu du feu et aujourd'hui encore des violences au sujet desquelles j'entends ou je lis quelque chose, font naître en moi des fantasmes intenses sur la façon concrète et violente dont il faut les traiter pour réduire le Mal, parce qu'évidemment le Bien combat toujours le Mal – et le Bien c'est nous.

Je ne sais si parmi vous certains ont aussi des rêves et des fantasmes dans lesquels la violence est présente, mais il doit bien y avoir encore d'autres gens pour lesquels cette tension entre paix et violence joue un rôle. Parce que nos programmes de télé comprennent un grand nombre de policiers et d'aventures avec violences.

Les enfants et les jeunes aiment les histoires d'aventure. Il y a plus de cent ans vivait en Allemagne, un écrivain célèbre pour ses récits d'aventure : Karl May. Ses histoires se situent essentiellement parmi les indiens d'Amérique ou dans les pays arabes. Il n'est jamais allé dans ces pays mais ses écrits ont beaucoup de suspens et des générations de jeunes ont avalé ses livres. Les Bons et les Mauvais sont toujours facilement identifiables. Ceux auxquels on s'identifie en lisant sont les Bons et lorsqu'ils font quelque chose de mal ce n'est pas si mal et ils ne le font que forcés et contraints et les Mauvais sont les autres, auxquels même à la fin on ne laisse rien de bien. Mais on remarque chez cet écrivain, qu'il ne peut à la longue, pas supporter toutes ces violences. Plus il écrit, plus il cherche des moyens d'éviter le Mal et à la fin il devient très pieux. De terribles fantasmes ne sont pas supportables sur une longue durée et perturbent l'âme de l'Homme.

A la fin, il nous reste une question : y a-t-il une possibilité d'écarter le Mal sans violence, ou bien, la violence est-elle nécessaire ? Cette contradiction dans mon imaginaire comme dans notre vie ne m'a jamais quitté chaque fois que j'étais confronté à la guerre ou à la violence.

La violence fait partie de la vie, nous ne pouvons pas la faire disparaître comme par enchantement. Nous la vivons comme une violence planifiée ou se présentant spontanément. Comme violence planifiée nous la rencontrons habituellement du côté de l'Etat, où nous l'acceptons de bon gré ou contraints et forcés. La violence planifiée sur le plan privé, nous la vivons sous forme de crime ou de contrainte que les autres nous imposent, nous la ressentons comme une contrainte et nous essayons d'y résister et de nous en protéger.

La violence non planifiée, spontanée, nous la rencontrons sous de nombreuses formes dans la vie quotidienne et elle émane souvent de nous-mêmes. Lorsqu'un point sensible de notre Moi est touché, un petit rien suffit pour que cette violence s'exprime brusquement. Mais elle peut aussi éclater à retardement. Une blessure de l'âme n'est alors pas visible de l'extérieur, mais elle n'est pas oubliée et entraîne une humeur dépressive. De nouvelles blessures transforment alors un jour la dépression en une agression qui est brusquement visible. Cette explosion dépasse de beaucoup la cause réelle et est ressentie comme une réaction inadéquate. Comme j'ai appris très tôt comme enfant à dissimuler mes pensées et mes sentiments, cette réaction à retardement est ma façon de réagir.

Qu'est-ce qui augmente l'hostilité et par là la violence ?

Conception de vie – Limitation de la compréhension

Quand une force s'oppose à une autre force, on cherche généralement des arguments simplificateurs : quelle violence est juste et permise, et laquelle ne l'est pas. Cela est net

pendant la guerre. On fait croire au soldat qu'il combat pour une bonne cause, qu'il fait donc quelque chose de bien quand il défonce le crâne de son ennemi, mais quand l'ennemi fait la même chose cela est vécu comme mauvais. Et sur le ceinturon des deux il est peut-être marqué : « Avec Dieu pour la victoire ». Pauvre Dieu, comment doit-il se décider ?

Un soldat est aussi mis dans une situation sans issue pour qu'il soit prêt à combattre. Par devant il essuie grenades et balles, par derrière il y a l'adjutant et le conseil de guerre. Le soldat combat tant vers l'avant que vers l'arrière pour sa survie. Et en fin de compte le seuil de la violence est abaissé tant et si bien qu'une vie humaine et d'autres valeurs comptent pour peu. Il est donc nécessaire qu'avant le déclenchement d'une violence perceptible, un combat spirituel soit mené pour éviter ou au moins réduire cette violence. C'est pourquoi il faut arrêter de raconter que la position personnelle ne peut être que la bonne et celle de l'adversaire que la mauvaise. Les ennemis des deux côtés sont de toute autre nature. Je vais essayer d'aborder cette question par quelques notions éthiques négatives.

Ignorance

Que sais-je au fond d'un autre homme, à plus forte raison de mon ennemi ? Je ne connais ni ses conditions de vie, ni ses conceptions des choses, d'emblée je le prends pour plus ignorant que moi et le considère comme inférieur. Je le mésestime et ai tendance à me trouver des avantages face à lui. Un exemple de la brousse africaine : voici une hutte, la famille africaine est modestement vêtue, les vêtements sont teintés par la terre en rouge et autour de la maison courent des chèvres. Ces gens ne sont-ils pas des primitifs ? Ne doit-on pas les conquérir et leur apporter culture et religion ? Avec, au besoin, un peu de force ? Les missionnaires découvrent, par la recherche linguistique et culturelle, leur représentation compliquée du monde qui explique et détermine toutes les choses de la vie, semblable à notre vision du monde il y a mille ans. L'ignorance coloniale mena à une arrogance qui perdure encore aujourd'hui. Si autrefois cette ignorance mena à la dépossession des terres et aux travaux forcés au bénéfice des fermiers blancs, d'autres formes d'exploitation plus subtiles sont en jeu aujourd'hui.

Contrevérité

On contrevient ici au commandement : « tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain », car intentionnellement on propage une médisance pour atteindre un but déterminé. Les national-socialistes du 3^e Reich qualifiaient les Russes de sous-hommes. Cela ne correspondait-il pas à ce qu'on voyait ? La plupart des personnes vivaient bien sûr simplement d'agriculture et il n'y avait que peu d'industrie et l'on faisait comme si ce manque de développement était lié à la nature même des gens. L'usage de la contrevérité était un moyen qui justifiait l'exploitation et la soumission de ces gens. Quand mon père était en occupation à Dniepropetrovsk il habitait une grande maison au bord du Dniepr où les soldats allemands avaient lacéré les coussins des fauteuils rococos et brisé de précieux miroirs. Qui étaient là les sous-développés ?

La généralisation, malheureusement trop souvent employée, fait aussi partie de la contrevérité. Quand je dis « les Allemands, les Russes, les Juifs », ces groupes existent mais la vérité individuelle n'est pas identique aux généralités du groupe et la faute est toujours en relation avec la ou les personnes qui sont fautives.

Injustice

L'injustice est un avantage pris au dépend d'autres. Par exemple : quand une colonie juive en terre palestinienne en réclame non seulement la terre mais aussi l'eau pour elle seule, irriguant largement et installant des piscines, alors que les Palestiniens ne peuvent que prendre l'eau à certaines heures, cela entraîne inévitablement la haine.

Manque de liberté

Après la 1^{ère} guerre mondiale, la Ruhr fut occupée par les Alliés. Ils y votèrent les lois et déterminèrent l'économie. Ceci fut éprouvé par les autochtones comme humiliation, abaissement et « mise en laisse » et éveilla un fort désir de libération.

Non- fraternité

Dans notre pays, depuis que le travail se fait rare, et qu'il y a beaucoup de chômeurs, il se forme des groupes qui veulent prendre le travail aux étrangers pour le donner aux allemands. Nous avons 10 % d'étrangers dans notre pays, ce sont des personnes qui, au cours de cette génération, sont venues d'autres pays. L'Allemagne a toujours été un pays d'immigration. Beaucoup d'immigrants sont restés des étrangers même après des années. Mais leur intégration n'est pas plus difficile que celle de nombreux réfugiés allemands après la guerre qui durent lutter de longues années durant pour être reconnus et se sentir enfin chez eux. Il est difficile de se mettre à la place de l'autre et de partager ce qui est disponible, mais en fin de compte la diversité et la vie en commun peuvent être ressenties comme un enrichissement.

Il est de la nature de l'Homme de voir plus facilement les déficits et les fautes chez les autres que chez soi. Mais à côté de la correction de l'image de l'ennemi, je dois apprendre à me juger plus honnêtement et à chercher également chez moi les causes de conflits.

Environnement – affirmation de mon existence

Comment un Homme devient-il mon ennemi, comment est-ce que je deviens un ennemi pour lui ? Ceci tient aussi à l'environnement dans lequel nous vivons et où nous nous sentons à l'aise. Là nous trouvons notre identité et notre lieu de vie.

Ces environnements nous sont bien connus : ma personne, la famille, la parenté, le lieu de travail ou champ d'intérêt, la foi, le lieu d'habitation, le pays, le continent. C'est aux limites de ces cercles que naissent la plupart des conflits : entre personnes, entre familles, entre croyants etc. Par exemple, si le champ d'un paysan n'est pas parfaitement délimité par rapport au champ du voisin, les disputes surgissent pour savoir à qui appartient la borne. Ou au travail : qui est responsable de quoi, dois-je toujours faire le travail de l'autre ? Par le concept « peuple » je voudrais montrer combien ces limites peuvent être mises en question. Je suis un

Allemand. Suis-je un Allemand ? Parmi mes ancêtres certains sont venus en Allemagne des pays du sud ; les descendants de mon arrière grand-père vivent aujourd'hui au Canada, aux USA, en Australie, en Afrique du Sud, Afrique de l'Est, Suède, Angleterre et peut-être encore dans d'autres pays. Suis-je un Allemand ? C'est en tous cas inscrit dans mon passeport et je me sens chez moi ici.

Qui est donc un Allemand ? Il y a mille ans, les limites de l'Empire étaient de quelques centaines de kilomètres plus à l'ouest et plusieurs participants à notre rencontre, ont des ancêtres qui vivaient dans cet Empire germanique. Puis la France s'est étendue vers l'est et certaines régions sont devenues indépendantes. Et même du temps de Napoléon, Braunschweig, où j'habite actuellement, au milieu de l'Allemagne, faisait indirectement partie de la France car le frère de Napoléon était notre roi, puisque roi de Westphalie.

Des terres vers l'ouest furent abandonnées, vers l'est de nouvelles terres annexées : on conquiert des terres, des Allemands s'y installèrent et se mélangèrent aux autochtones. C'est ainsi que notre âme allemande s'enrichit d'une composante slave, la spontanéité d'origine celtique et le raisonnement latin avaient déjà été intégrés auparavant. En plus de cela, on parle aujourd'hui italien à Wolfsburg et turc à Berlin, dans vos pays, c'est la même chose. Le peuple, la nation, ne se sont pas seulement déplacés sur la carte géographique au cours des siècles, mais se sont grandement modifiés par les mouvements migratoires. Le peuple est ainsi une grandeur très variable. Il en est aussi ainsi de la langue et de la culture : le monde dans lequel je pense, je ressens, me réjouis et travaille est « allemand » mais tout est en transformation.

Dans le 3^e Reich on parlait de la race allemande, on mesurait les enfants et on voulait cultiver le germanisme, il advint même que la Pologne et certains juifs, cadraient bien dans ce modèle de race alors que de nombreux chefs nazis n'y cadraient pas du tout. Chaque fois que nous établissons de telles définitions, seule une partie de la vraie vie cadre avec le modèle, et une autre partie pas du tout. Et si nous érigeons ces définitions comme fondement de notre vie, nous devenons des fondamentalistes et posons les bases de l'animosité et de la violence qui frappe d'abord les autres et en fin de compte, nous frappe nous-mêmes. Combien de victimes n'y a-t-il pas eu au cours du seul dernier siècle ?

Il y a encore d'autres problèmes existentiels qui sont chargés, de façon analogue, d'animosité, par exemple la foi. Il y a 60 ans environ, les catholiques étaient nos ennemis religieux les plus violents. La polémique était continue. Attention que les musulmans ne le deviennent aujourd'hui.

Je ne peux pas faire le distinguo entre interne et externe. Les problèmes de vie sont à la fois les deux car ils sont les domaines avec lesquels s'identifie ma personnalité, et ceci, d'autant plus qu'ils sont proches de moi. Au temps du partage de l'Allemagne je me sentais moi-même partagé car une partie de ma sphère identitaire était détachée. Ma première visite en Alsace après la guerre avait éveillé des sentiments similaires. Toutefois, même un deuil pénible ne mène pas forcément à l'emploi de la violence.

Le rôle de la peur

Si nous parlons de violence et de brutalité, nous butons toujours sur cette question : quel rôle la peur joue-t-elle dans ce processus ? En fait, il y a la peur des deux côtés, aussi bien du côté pacifique que du côté de la violence. Souvent la peur empêche la violence car un être anxieux essaye de se mettre à temps en sécurité ou bien il cherche des voies pour éviter la violence pour ne pas perdre sa vie, son bien, son travail. L'Homme violent essaye aussi de rester du côté de la sécurité mais ne mesure pas toujours les suites de son comportement. Mais plus la peur est grande, plus elle devient dangereuse, les assurances sont ébranlées et la violence peut exploser. La peur n'est donc pas une méthode éducative. Jusqu'à présent, on n'est pas arrivé à enrayer des actes de violence par des menaces et par la peur de punitions. La peur est mauvaise conseillère car elle empêche de penser. Il en est ainsi d'autres réactions émotionnelles comme la vengeance et la haine qui peuvent mener à des actes de violence quand une certaine intensité est atteinte.

Chemin vers la paix

De la valeur de la personne

Durant le 3^e Reich les chefs idéologiques essayèrent de faire croire aux gens que les juifs étaient un peuple dangereux qu'il fallait persécuter. Ils pouvaient enfoncer des portes ouvertes chez ceux qui par principe, avaient des partis pris contre les propriétaires de grands magasins et les banquiers, « mais mon voisin juif est donc un brave homme ». Les dernières années il y avait toujours à nouveau des campagnes journalistiques contre des médecins, des professeurs ou autres professions. On activait des préjugés « mais mon médecin et l'institutrice de ma fille n'appartiennent pas à ceux-là, ils sont bien ».

Je me suis parfois demandé comment sera le monde quand les contacts humains seront de plus de plus remplacés par des ordinateurs et autres média. Nous avons besoin de rencontres humaines pour notre propre formation, sinon nous serons de plus en plus prisonniers de nos propres fantasmes et aurons tendance à nous surestimer. Il en est ainsi également quand nous nous isolons dans un cercle restreint d'amis et que nous nous confortons réciproquement. Durant notre séjour africain, nous avons un jour rendu visite à une personne qui avait été envoyée par la même organisation. Je fus très étonné en voyant sa bibliothèque. Je ne connaissais aucun de ses livres et sa façon de penser était loin de la mienne ; il en était de même pour lui. J'ai été très touché quand j'ai vu qu'en Bosnie comme au Rwanda, des voisins s'agressaient subitement, ils se connaissaient pourtant, avaient pris le café, avaient travaillé et fait la fête ensemble ! Il y avait d'une part des craintes démesurées d'être dominé par l'autre et d'autre part un sentiment de supériorité, avec chaque fois de longs antécédents.

Comment pouvons-nous sortir du cercle infernal de notre passé pour avoir une vie communautaire épanouie ? Il ne suffit pas de se connaître personnellement, la relation à autrui doit aussi être d'une certaine qualité. Si j'essaie de décrire cette qualité il ne me vient à l'esprit

que la façon d'être de Jésus, comment il se comportait avec les autres et si je veux le suivre avec zèle je resterai ma vie durant un apprenti.

Le pays dans lequel vivait Jésus était occupé par des ennemis. Nous n'entendons pas une parole de haine, au contraire, Jésus incite à aimer ses ennemis. Il intègre des francs-tireurs à son cercle d'amis. Il rend visite aux collaborateurs qui tirent profit de cette occupation et prélèvent des impôts de leur propre chef, il essaye de les faire changer de comportement et intègre l'un d'entre eux à son cercle d'amis. Aux soldats il dit de ne pas agir injustement face à autrui.

Jésus reconnaît à l'Etat, le monopole de la force mais n'est pas lui-même exempt de violence. Il jette les marchands hors du Temple et renverse les tables des changeurs, il appelle son fidèle ami Pierre « Satan » et injurie violemment les pharisiens. Il dit ouvertement et franchement ce qu'il croit être vrai sans se ménager, chacun sait où il en est avec lui. Il sait que ses paroles déclenchent des controverses (Luc 12, 49-53). C'est pourquoi on dit qu'il parle avec autorité et pas comme les théologiens de son temps.

Jésus laissait aux hommes leur dignité, voire même la leur rendait en particulier aux pauvres et aux méprisés. Il ne condamnait pas les délinquants mais seulement leurs délits et il leur donnait une nouvelle chance. Il considérait les étrangers comme des prochains de plein droit et à ses amis il apprit qu'aucun n'était supérieur à l'autre mais que chacun avait le droit d'être le serviteur de l'autre.

Il disait comment vivre selon les volontés de Dieu : suivre les commandements de Dieu et aimer Dieu et son prochain. Il rétablissait les mauvaises relations humaines et guérissait les maladies. Il était aussi prêt à assumer les conséquences de ses paroles et de ses actes car sa façon d'être, directe et intense, appelait la violence, en particulier parce qu'il amenait les hommes à prendre des décisions.

La question de la décision

Il semble être dans la nature de l'Homme de rendre doublement la violence subie dans la mesure où il en a la possibilité. La règle biblique « œil pour œil, dent pour dent » par contre était déjà une mesure de pondération mais elle n'arrivait que rarement à donner la paix ; au contraire, elle provoquait une animosité acharnée avec une longue chaîne de vengeance et de règlements de comptes.

Je connais les deux âmes qui vivent en moi, celle qui aime la paix et celle qui est prête à se battre. Les deux n'ont pas le même droit d'existence comme des objets qui s'équilibrent sur une balance ; celle qui aime la paix est le chef, celle qui est prête à se battre, le serviteur. Dans la Bible il est dit qu'on doit résister au Mal et que l'injustice est couchée devant la porte de chacun, attendant d'être reçue pour régner. Je ne peux pas rendre le diable responsable de la puissance mauvaise que je déclenche. Elle sommeille en moi ; il est donc nécessaire par principe et en toutes circonstances, toujours et à nouveau, de choisir le côté pacifique, gardant sous contrôle le côté prêt au combat.

Le penchant vers la violence doit être transformé en une inclinaison aimante vers l'autre chaque fois que cela est possible et un tel don est certainement plus souvent possible que nous ne le croyons. On peut prendre quelque chose au riche en toute bonne conscience pour le donner au

pauvre qui s'en servira, il faut prendre quelque chose au bien portant pour aider le malade à guérir, il faut prendre au violent la violence pour avoir la paix dans le groupe et il faut peut-être mener à temps une petite bataille pour éviter une grande guerre.

Mais ce qui doit être évité avant tout, c'est l'indifférence, l'adaptation et de baisser la tête, car l'indifférence affaiblit le Bien et laisse libre cours au Mal. Les réponses aux questions sont rarement toutes faites, nous devons nous efforcer de les trouver.

Traduction : Marleine Linck